

Pourquoi ce choix ?

J'avais choisi un livre. Marcher Créer. En cours de lecture, j'ai été prise par un autre. Dans nos langues. Une autre. Dominique Sigaud. Jaune phare, dans la bibliothèque mobile du réseau des Crefad. Xavier Lucien, jamais bien loin. Son petit mot, Sigaud Go.

Lire Dominique Sigaud m'a émue, protégée, emmurée, libérée. Paravent de pages en toute circonstance. Aucune ambiance sonore de PMU ne résiste à son murmure.

Elle parle d'écriture, de départ, de solitude, de corps, de langue et de silence. Elle me parle d'un endroit que j'explore en ce moment. J'y trouve un récit de vie, aussi. Sa recherche d'une langue à elle.

Au fil de ma lecture, le livre s'effeuille. Les pages se décrochent. Propos mis à nu. Langue de papier qui se délie.

Je décide de garder une trace.

L'autrice ?

A travers ce livre, écrit en 2018, je découvre une femme qui a écrit 18 livres entre 1991 et 2014. « Dans nos langues », traverse la vie de Dominique Sigaud. Son enfance, son devenir adulte, son métier de journaliste pour l'inhumain, son écriture.

Dominique Sigaud est née le 28 janvier 1959 à Paris. Elle a aujourd'hui 59 ans. Journaliste indépendante, de 1984 à 1996, elle arpente des territoires où l'homme tue, gouverné par des directives politiques souvent mondiales. L'Algérie, le Rwanda, le Liban, par exemple. Elle se plonge ensuite dans l'écriture. Essai et Roman. Ecriture du réel et de la fiction.

Le contenu ?

Dominique Sigaud parle d'elle. Sa quête d'une langue à soi, comme désir et survie. Les deux ensembles, pour s'émanciper.

« Comment ce qu'on désire écrire, peut devenir parfois ce qu'on s'empêche d'écrire. De la langue qu'on empêche d'apparaître. Maintenant je le sais, ça ne change pas, écrire lutte entre des formes opposées en soi. Ce que profondément je désire écrire, ce qui y fait barrage »

Je lis ce passage à voix haute à une amie. Elle pense que ce qui est dit de l'écriture est vrai pour tout autre domaine. J'imagine que c'est là sa puissance.

Dominique Sigaud part d'elle. Un récit autobiographique, plutôt chronologique, linéaire. Enfant, sa naissance, les 20 ans, la vie à Paris, les études, la psychanalyse, l'étranger... Pour chaque âge de la vie, elle se demande ce que la langue représente. Quel est son rôle dans la construction de l'individu et de la mémoire ? Comment ça marche ?

Je l'écoute dans une interview sur ce livre. Elle se rend compte qu'en tant qu'écrivaine, la langue est un sujet travaillé en permanence, mais jamais en tant que question. Cet angle l'intéresse.

Elle élabore ce livre sur plusieurs années. Le travail est très long. Elle cherche à conjuguer les temps de sa vie, de son travail, et les temps de sa mémoire qui surgissent au fil de son écriture. Elle dit : « *la langue c'est du temps (...) Il faut du temps à la langue pour oser se dire devant les autres. Il faut tout*

ce qu'on n'a pas osé dire, pour faire sa langue. » Son engagement dans la langue apparaît politique. Familial, culturel, il devient un positionnement public, le sien. La langue avale tout. Tous les domaines de sa vie.

Le livre est découpé en huit parties, introduites chacune par un extrait de correspondance avec un certain G. Les titres reportés dans le sommaire sont les débuts de phrase de chaque partie.

- « Il y a devant moi, enfant
- Parmi les langues accueillant ma naissance
- Vingt ans, saut dans le vide
- Je m'efforce parfois le dimanche
- La langue entière
- Quelque chose dans mon travail s'est épuisé
- Mais un jour entre dans ma langue
- Plus tard, enfin, il y a ce départ »

Page 131, fin du texte.

C'est le moment où pour l'autrice : Ecrire refait surface.

Le moment est venu pour le lecteur, la lectrice, d'explorer le territoire de sa propre langue. Les mots qui s'écrivent en nous, nous constituent.

Commentaires ?

Ce livre est un récit de vie qui s'appuie sur un désir de recherche. La langue. Il n'en fallait pas plus pour m'immerger au départ. J'y reste, l'eau est bonne. Pour y voir clair, il faudrait que je sorte du bain. Tenter d'amener du discernement entre ce bain langagier, et moi.

- 1 - Quelle était cette eau ?
- 2 - Qu'a-t-elle transformé en moi ?
- 3 - Que reste-t-il de mon corps ?

Parler de soi à travers une partie de son corps. La langue. Dans la bouche, elle est cachée mais visible. Intime. Pourtant, Dominique Sigaud amène d'emblée une notion collective dans son titre. « Dans nos langues ». Ce que ma langue crée de commun. Ce qui nous lie et nous possède. Dans la construction de l'individu, la langue est tout. Invisible et totale, comme la domination des corps dans la lutte des classes, selon Edouard Louis. Invisible et totale.

Partir de soi, plus ou moins consciemment. Se dissocier de l'autre. En thérapie, en partie. Partir. C'est un mot qui s'impose pour Dominique Sigaud. « *J'apprends qu'il signifie à l'origine diviser en parts ; de là, se départir. Quitter une part de soi ; partir de soi donc, s'éloigner de ce que l'on prenait pour soi, mouvement interne avant d'être physique, géographique (...)* Il est temps en effet que je me défasse de choses en moi devenues obsolètes, entravantes et pour certaines pathogènes. »

Dominique Sigaud vit des départs. Des départs à l'étranger. Le lointain. Mise à distance ou éloignement ? C'est la question que mon récit de vie me pose, en ce moment. L'éloignement est autre chose que la distance. La distance avec soi-même et celle qui me relie à l'autre ne sont pas mesurables. Cette forme de distance ne sera jamais lointaine, sauf si je m'éloigne de moi, si je me sens seule avec moi.

« *Etrangement, ce n'est pas une solitude, ne rien dire dans la nuit et de ces nuits ne me rend pas seule contrairement à ce que j'aurais imaginé, ou ce n'est pas le mot seul qui convient. C'est presque l'inverse. Ce que je vis sans rien en dire est ma part. Parfois, je n'ai rien à en dire* ». Silence. Ne pas dire. Contenir. Mon corps danse, apparemment puissant. Lui qui aime le silence, cherche les mots.

« *L'écriture est une chose effroyablement calme. Personne n'écrit en hurlant sautant sur son bureau.* » Ecrire et danser est une chose, parler en est une autre. Garder dehors ou sortir dedans ?

L'infime et le global en nous. L'intime et le politique dans le « Nous ». J'aime trouver ces enjeux dans ce livre. Elle écrit : « *il y a ce cahier hors de moi. Ce minuscule bureau. Cette table. Ces crayons à papier, cette gomme. Je m'y déplace, viens y faire le travail d'y déplacer ce qui accapare mon existence, lui donner un extérieur, une forme, la langue dans ce minuscule bureau redevient le bien commun, j'ai besoin plus que jamais d'appartenance au bien commun* ». Cela m'interroge sur le comment, et le commun de mon écriture. Comment on fait pour préparer un bon bain ? Un bain public ?

Le corps s'adresse à la rue. L'invisible étalé sous nos yeux. Ceux de la rue sont des passants sans pas. Ils ne laissent pas de traces. Ceux de la rue qui sont les plus visibles sont les SDF. L'immobilité les fixe. On les appelle les Sans Domiciles, Fixes. Ceux de la rue n'ont pas de noms. Ils sont tout le monde et n'importe qui. Ils sont ceux qui passent, qui se croisent, au hasard de trajets souvent conditionnés par le travail : ses horaires, ses déplacements, sa localisation. Ici, un matin, parce que là, chez-soi, au café. La nécessité de confier un enfant au bout, et à droite au feu. La rue c'est aussi ceux qui la regardent depuis leur fenêtre, ou au volant. S'adresser à la rue, c'est s'adresser à un regard qui bouge, et d'autres. Chercher des parts, des fractions. Tracer un geste, un mouvement dans la rue : une trajectoire qui s'efface en même temps qu'on la dessine.

La rue c'est Nous, sauf ceux qui restent dedans, sauf les privés d'espace public. La rue c'est Nous, sauf les enfermés. Circuler, ce n'est pas pour tout le monde. Dans la rue, on peut s'exposer, exposer l'un à l'autre, se sentir nu avec des inconnus, être empoigné par un regard. Tu peux t'immobiliser, faire l'immeuble, être un « fixe », mais ça n'arrêtera pas la rue. Faut comprendre cette langue. Son débit. Trouver la voie. Ruer ? Ca pourrait être un synonyme de cheminer, mais dans cet espace, on apprend surtout à foncer tout droit. Il y a, c'est vrai, les rues piétonnes qui changent le rythme, autorisent la langueur. Là, on ne rue plus... On emmagasine, on consomme. Il faut qu'« on sommes ». La langue de nos mots, langage de nos corps.

Dominique Sigaud dit : « Je ne comprends pas votre phrase mais l'intègre d'emblée ». Moi aussi, je lui dirais bien cette phrase, si je la croisais. Peut-être. Dans une rue.